ANDRÉE MARTIGNON

Isol
8 B



25 HISTOIRES de BÊTES

FERNAND NATHAN

29
histoires
de bêtes

16° Y² 27856

L - 24 8 1964 - 11888

MÊME COLLECTION

A. CAPUS : *Pour charmer nos petits.*

Natha CAPUTO : *Contes des quatre vents.*

Sarah Cone BRYANT : *Comment raconter des histoires à nos enfants* (2 vol.).

Dorothy EDWARDS : *Ma coquine de petite sœur.*

Hélène GUASTALLA : *Bêtes à histoires.*

Florence HOULET : *Un, deux, trois, voici des histoires.*

Florence HOULET : *Jeannot-Lapin, diablotin de la brousse.*

Colette NAST : *Pour aujourd'hui et pour demain.*

Claude WEILL : *Poilichon.*

M. GAUDARD : *Histoire d'un petit garçon blond.*

WALTZ : *Histoire du petit François.*

J.-C. ROBINSON : *Le livre de Nounours.*

ANDRÉE MARTIGNON

29 histoires de bêtes

FERNAND NATHAN



© 1963 Fernand Nathan

Quand j'étais enfant, j'avais un papa qui aimait tant les bêtes, chiens, chats, pigeons, chèvres, oiseaux de toutes sortes que nous ne pouvions faire ensemble une promenade à la campagne ou dans les rues de la ville sans nous arrêter pour caresser l'un ou l'autre.

Ici, c'était Bibi, le chat roux toujours sommeillant sur la fenêtre du cordonnier, entre des pots de basilic; là, Chatoiseau guettant les moineaux dans les branches d'un marronnier; ici Blackie, le chien de notre vieil ami anglais; là encore, Diogène et Câline, le couple de lapins du colporteur. Si nous dépassions les dernières maisons de la ville, d'autres amis se montraient, Vaillant, Brune, Fidèle, les chiens du berger ou bien la chèvre blanche Miss, toujours attachée à un piquet, tandis que le bel âne gris, son voisin,

se roulait dans la poussière, pattes en l'air, avec de grands hi ! han !

Pour chacun nous avions un mot, une caresse. Ils nous reconnaissaient de loin et nous saluaient chacun dans leur langage de chien, de chat, ou de chèvre. Nous connaissions leur histoire. Leurs maîtres nous l'avaient contée. Ainsi la mère Bridou — que les gamins appelaient mère chat — nous aurait parlé pendant des heures de ses quinze pensionnaires, recueillis çà et là et groupés dans un établi ruiné contre la cabane à lapins. Quant au berger Malcontant, qui portait mal son nom car sa bouche riait d'une oreille à l'autre, il ne voulait pas nous laisser partir tant que nous n'avions pas su la dernière farce de Vaillant ou la maladie de Fidèle.

Et je ne parle pas du facteur, l'homme du quartier à savoir le plus d'histoires sur les chiens — les siennes et puis celles des autres — qu'il se faisait dire en distribuant les lettres et les journaux.

Mais les plus belles histoires de bêtes, c'est encore au Père Philippard, chasseur braconnier, que je les dois. Renards et blaireaux étaient ses familiers. Dans sa main, dès qu'il faisait entendre un petit glou-glou avec la bouche, le héris-

son qu'il avait pris se déroulait et montrait les deux grains de café de ses yeux. Quant aux écureuils, ils vivaient chez lui en liberté, de compagnie avec un sanglier apprivoisé et une pie boiteuse.

Elles étaient si jolies, les histoires du Père Philippard, que je n'en ai oublié aucune. Si vous voulez les connaître aussi, tournez les pages de ce livre et vous en saurez bientôt autant que moi.

CARILLON

Dans un petit pays du sud de la France, nommé le Lubéron — ce qui faisait penser, n'est-ce pas ? à ce petit farceur de nain Obéron — vivait un « ancien monsieur de la ville », devenu si pauvre qu'il n'avait plus qu'un chapeau cabossé, un pantalon qu'il entrait dans ses bottes pour l'économiser et une veste chaude pour passer l'hiver, sur sa chemise. Sa maison était faite d'un camion abandonné dans les champs après accident, qu'il avait accommodé adroitement avec un escalier, un tuyau de poêle, trois planches pour dormir qui servaient aussi de table et un escabeau de bois à trois pieds qui ne tenait pas l'équilibre.

Comme il était toujours seul, il regardait et observait autour de lui. C'est ainsi qu'il apprit peu à peu beaucoup de choses. Surtout cette

chose précieuse : guérir les bêtes qui ont mal. Il n'employait aucun remède acheté et cueillait dans les champs des herbes et des fleurs sauvages qu'il mettait à bouillir au feu ou sécher au soleil. Cela l'occupait. Il les essayait sur les chats ou les chiens perdus et se frottait les mains lorsque la bête malade était guérie.

Cela aussi le fit bientôt connaître car, à la campagne, les gens n'aiment pas beaucoup aligner leurs sous sur la table du vétérinaire et s'il se trouve quelqu'un qui sait guérir sans demander davantage qu'un tonnelet de vin, un sac de pommes de terre ou une paire de poules, c'est à lui qu'ils vont demander guérison. Or, un jour, « l'ancien monsieur » vit venir à lui un gros homme qui portait un chien dans sa camionnette. Dire comment le chien était fait ? Comme tout autre. Un bon poil serré, des pattes fines, le nez comme une truffe, l'œil brillant. Ce qui lui faisait sa figure et permettait qu'on ne l'oublie pas, c'était deux frisettes blanches sous ses oreilles noires. Le pauvre venait de se casser une patte. Son maître demandait de le guérir :

— Laissez-le-moi, dit l'« ancien monsieur » et revenez le prendre au mois échu.

— D'accord. Prends ce lapin et ce triplé d'œufs pour ta peine. Le chien s'appelle Carillon.

— Hé bé ! tu l'entendras bientôt sonner content !

Le gros homme part. Le chien reste. « L'ancien monsieur » fit pour lui tout ce qu'il faut faire pour guérir une patte cassée et, pendant qu'il le soignait, Carillon le regardait faire avec grande attention. Qu'on lui bande la patte et la tienne raide couchée sur un sac, contre le tuyau de chauffage, qu'on lui donne à boire une eau brune, sans sucre, dans un bol ébréché, il acceptait tout et observait tout.

Le mois échu, le gros homme revient :

— Comment va Carillon ?

— Hé ! il sonne content !

En effet Carillon gambadait dans les champs, à la poursuite des sauterelles. Apercevant son maître il vint lui lécher la main.

La camionnette les emporte tous les deux et « l'ancien monsieur de la ville » demeura seul en face des deux litres de vin et du sac de farine posés sur la table, en récompense.

L'hiver fut long et froid. Mais il passa, comme tous les autres. Le printemps vint, qui faisait monter les fleurs par l'échelle jusqu'au milieu

de la chambre et nicher les hirondelles dans le tuyau de poêle. On avait envie de chanter et cela arrivait au vieux, en tournant sa farinette sur le feu, assis sur l'escabeau à trois pieds. Il chantait ainsi une très ancienne chanson, lorsqu'il vit venir à lui un chien qu'il reconnut aussitôt : ces deux frisettes blanches sous les oreilles ! C'est Carillon !

Mais Carillon n'était pas seul. A ses côtés, un compagnon boitillant, tremblant de peur... Carillon n'eut pas grand'chose à dire : ni à japper, ni à lécher la main. « L'ancien monsieur » avait compris : ce compagnon, blessé comme lui autrefois à la patte, il l'amenait pour qu'on le soigne.

— Oh ! Carillon, tu n'as pas oublié ! Tu me regardais bien quand je soignais ta patte. Tu comprenais...

Il en eut les yeux pleins de larmes — quelques-unes tombèrent sur sa barbe — et il les essuya de la manche pour que Carillon ne le vît pas pleurer. Les chiens, ça voit tout... et ça pense...

Puis il prit en main le blessé, commençant son travail avec application comme il l'avait fait pour l'autre. C'est seulement alors que

Carillon partit, laissant son ami couché — trois pattes noires, une patte blanche —.

Le mois échu, le blessé guérit et partit. Mais personne ne posa sur la table de « l'ancien monsieur » les deux litres de vin et le sac de farine !

BLANCHETTE ET NOIRAUD

Un peloton de laine blanche d'où sortaient deux yeux couleur de ciel, un nez rose, l'oreille fourrée, telle était Blanchette, la chatte de Jeanne la blanchisseuse.

L'orgueil d'une blanchisseuse, c'est son chat. Il doit être le mieux lavé du quartier. Aussi Blanchette était-elle brossée, savonnée, rincée chaque matin et cela la faisait cracher de colère sur les robinets d'eau tiède, puis elle s'enfuyait en hurlant, les yeux piquants de mousse de savon !

Allons, Jeannette, arrête-toi !
Attention ! ton chat tu perdras.

C'était le cordonnier d'en face qui chantonnait ce refrain tandis qu'il assistait au spectacle. Jeanne s'entêtait. C'est si bon de s'entendre dire par les dames qui vous portent le linge :

— Quelle belle chatte, Jeanne ! C'est la Reine Persil.

Et il arriva ce qui devait arriver. Un beau soir, plus de Blanchette. On chercha partout : sous les lits, dans les armoires, au grenier. En vain...

Un mois plus tard seulement, Jeanne apprit avec horreur quel maître s'était choisi Blanchette. Je vous le donne en dix, en vingt, en cent ! L'affreux charbonnier du bout de la ville. Un homme qui, dans toute sa figure, n'a de clair que les yeux. Ah ! La vilaine ! La rusée, surtout. Dans la maison du charbonnier pas de savon, on se lave au charbon sans doute.

Il ne fallut pas de longs jours à Blanchette pour devenir aussi noire que lui. Du bout de la queue au fourré des oreilles on ne lui voyait plus un poil de blanc et lorsque Jeanne, qui venait la réclamer, l'aperçut s'étirant dans un seau de poussier, elle rougit de honte et s'enfuit en courant.

Les jours passèrent. Une belle vie pour Blan-

chette ! Plus de brosse qui rebrousse le poil, plus de savon dans les yeux, plus d'eau ruisselant dans les oreilles ! Chaque matin, un coup de langue, ça suffit bien; et encore s'en fatigue-t-elle car l'épaule lavée faisait paraître la queue noire et l'on est ridicule, habillée à la fois de propre et de sale.

Vers la fin de l'année, Blanchette commença à prêter l'oreille aux « mia-ou » des chats de la rue. Elle pensa qu'ils l'appelaient et, descendant par la lucarne, elle se mêla à leurs jeux. De huit jours on ne la vit plus et le charbonnier qui l'aimait bien, pensant qu'une voiture l'avait écrasée, laissait couler sur sa joue noire de gros chemins blancs de larmes.

Elle revint pourtant. Mais elle était changée. La poussière de charbon la faisait éternuer. Elle n'avait plus plaisir à s'étirer dans le seau. La société l'avait rendue délicate. Délicate comme une chatte blanche. C'est alors que l'envie lui revint de faire sa grande toilette. Elle s'y mit courageusement et quand elle eut fini et alla réclamer son lait, le charbonnier ne la reconnut pas. Il se mit à rire. A rire, vraiment, l'imbécile ! Cette maison devenait impossible ! Et tout si dégoûtant ! Où aller dor-

mir cette nuit sans salir sa robe blanche ? Pas un torchon propre, pas une chaise dont la paille ne soit souillée !

La résolution de Blanchette fut vite prise : elle partirait ! Ce soir même. Mais, en passant sous la porte, elle se salit une oreille et c'est ainsi, oreille blanche, oreille noire, qu'elle apparut dans la rue. N'importe ! il fallait retrouver la maison de Jeanne. Les chats ont bonne mémoire. Cela l'inquiétait peu.

Avant la nuit elle était à la porte de la blanchisseuse. Mon Dieu ! Blanchette ! Ma Blanchette ! et les baisers tombaient sur elle : un pour l'oreille blanche, un pour l'oreille noire, un pour le ventre, un pour le nez. Quelle joie !

Le lendemain, ayant fait sa toilette à s'user la langue, Blanchette attendait, assise sur la table face à la bassine de savonnage. Allait-on l'y plonger ? Le supplice allait-il recommencer ?

Non, Jeanne avait compris. Plus jamais elle ne la plongerait dans l'eau. Tant pis pour la Reine Persil !

La semaine suivante, Blanchette eut un chaton. Un seul. Noir comme la nuit, comme l'encre, comme la suie, comme le plus noir des pelotons de laine noire. On l'appela Noiraud,